Extrait du quotidien Ouest-France – source Internet

Ouragan d’octobre 1987. « On n’a jamais connu plus violent en France »

Modifié le 15/10/2017 à 10:47 | Publié le 15/10/2017 à 06:15

Lors de l'ouragan du 15 et du 16 octobre 1987, les bateaux du port de plaisance de Concarneau ont été drossés contre la Ville close, comme des fêtus de paille. | Archives Ouest-France / Noël Guiriec

Lui n’a pas été baptisé. Trente ans après, il reste simplement « l’ouragan d’octobre 1987 ». Et à ce jour le phénomène météo le plus violent à avoir frappé notre pays, le Nord-Ouest en tête. Dans la nuit du jeudi 15 au vendredi 16 octobre 1987, des rafales à 220 km/h dévastent la Bretagne et la Normandie - maisons détruites, arbres abattus, églises en ruines, bateaux fracassés, routes coupées… Naissance, évolution, décryptage de cet ouragan avec Jean-Yves Bernot, spécialiste météo.

Nuit de tempête à Granville. Au sémaphore du Roc, l’anémomètre oscille entre l’incroyable et le dément. Soudain, l’aiguille de l’appareil arrive en butée. Un chiffre sur le cadran : 216 km/h. Et puis… plus rien. Tout s’est envolé.

Sur la côte Ouest du Cotentin comme à la pointe du Raz, cette nuit du jeudi 15 au vendredi 16 octobre 1987, le vent a atteint 220 km/h. Ce qui fait de cette tempête, de cet ouragan, le phénomène météo le plus violent jamais enregistré sur nos côtes.

Ce que confirme Jean-Yves Bernot, routeur et navigateur, spécialiste de la météo marine, auteur de nombreux ouvrages. Interview.

La tempête du 15 au 16 octobre 1987 a été baptisée « ouragan ». Est-ce juste ou est-ce un abus de langage ?

C'est totalement justifié. Sur l'échelle Beaufort, qui sert chez nous à mesurer la force des vents, le maximum possible, la force 12 (plus de 64 nœuds de vent, soit plus de 120 km/h), prend le nom d'ouragan. C'est la nomenclature officielle. Force 4, c'est « jolie brise », force 7 « grand frais », force 10 « tempête », force 11 « violente tempête ». Et force 12, c'est « ouragan ». Aucune ambiguïté là-dessus.

Certains spécialistes affirment que les dégâts provoqués et les vents maximum relevés permettent de classer cette tempête en ouragan de catégorie 3 (vent jusqu'à 210 km/h)…

Pourquoi pas, mais là, on parle d'ouragans tropicaux (ou de cyclones, ou de typhons). Eux sont classés de la catégorie 1 à la catégorie 5. L'ouragan d'octobre 1987 n'avait rien de tropical. C'était une classique dépression atlantique.

Classique, mais extrêmement violente. A-t-on vu l'équivalent, avant ou après, sur nos côtes ?

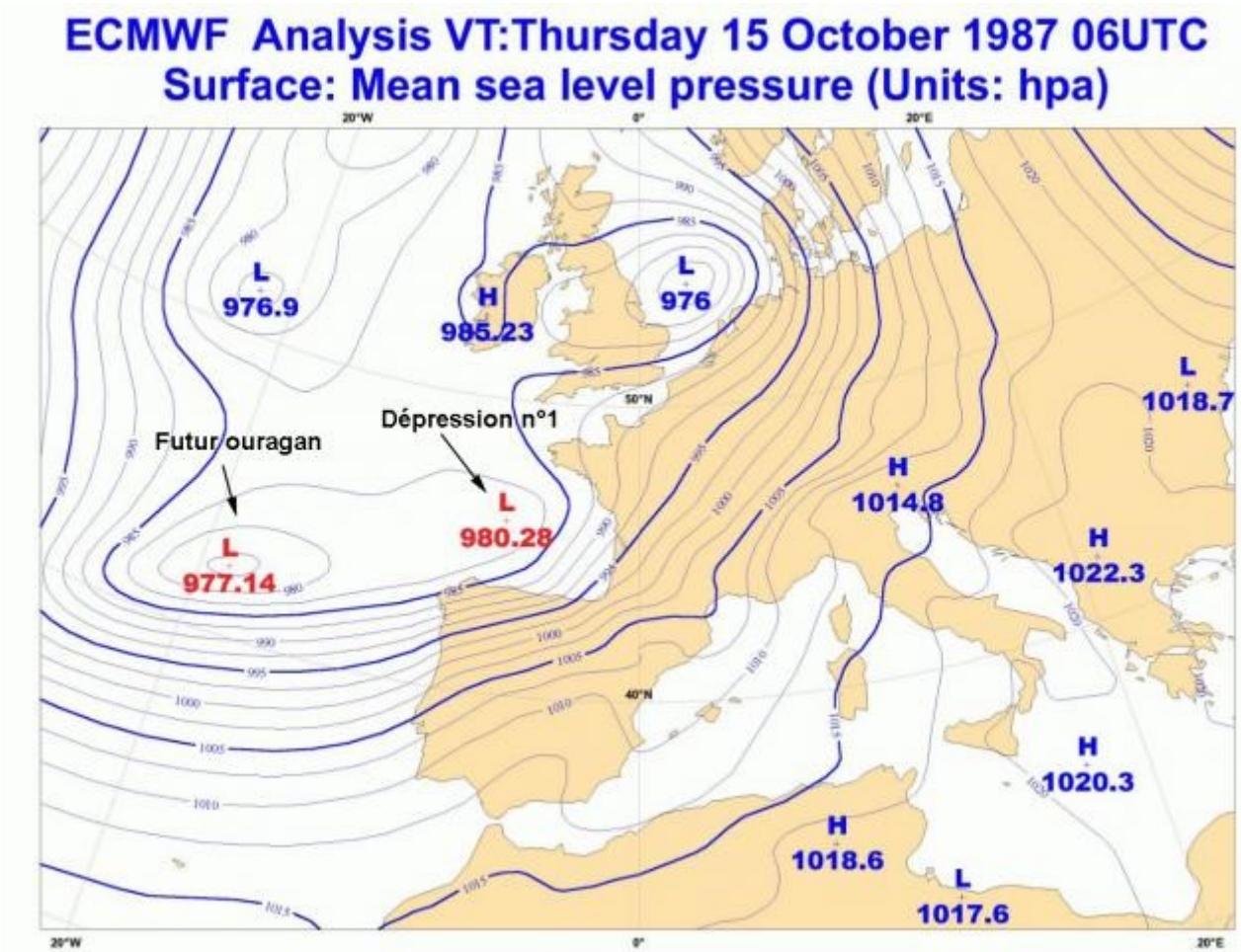
Non. Il y a bien eu les deux tempêtes de décembre 1999, Lothar et Martin, qui ont ravagé une bonne partie nord de la France, la Belgique, l'Allemagne… Et Xynthia en 2010, bien sûr, qui a causé des victimes et des dégâts, surtout à cause des forts coefficients de marée. Mais rien de comparable en termes de puissance de vent. L'ouragan d'octobre 1987 reste à ce jour le phénomène le plus violent qui ait touché nos côtes, avec des pics de vent en surface pour l'instant jamais égalés. En statistique, on dénombre une tempête de ce type par siècle.

Pour cet ouragan, les coefficients de marée étaient heureusement très faibles, de l'ordre de 30…

Oui, on était en morte-eau. À Brest, la surcote *(hausse du niveau de la mer, ndlr)* a été d'1,70 m, à cause de la faible pression atmosphérique et des vents puissants. Si cela était arrivé au plein de l'eau d'une forte marée, les effets de submersion auraient été dramatiques, à Brest comme dans de nombreux ports bretons ou normands !

Comment est né cet ouragan ?

Il est apparu sur le proche Atlantique, dans le sillage d'une dépression qui le précédait de quelques heures sur le golfe de Gascogne. Sans être trop technique, disons qu'il s'est creusé *(il s'est renforcé, la pression en son centre diminuant encore, ndlr)* dans le front froid de cette première petite tempête, alimenté par de forts courants-jets en altitude. Et il s'est renforcé d'autant plus qu'en ce mois d'octobre, l'eau était encore chaude près de nos côtes : l'apport d'une masse d'air très froid sur des eaux anormalement chaudes pour la saison a créé un contraste de température marqué, donc potentiellement un phénomène violent.



La situation météo le 15 octobre à 6 h UTC (7 h locales). La première petite dépression

approche de nos côtes tandis que le futur ouragan se creuse sur le proche Atlantique. | Météo France

Autre fait remarquable, cet ouragan s'est déplacé à grande vitesse, à environ 110 km/h. Il ne lui a fallu que 24 heures pour aborder la Bretagne, toucher la Normandie, traverser la Manche et gagner l'Angleterre…

Oui, c'est vrai. Des vitesses pareilles, on observe ça dans l'océan austral, mais chez nous, c'est rare.

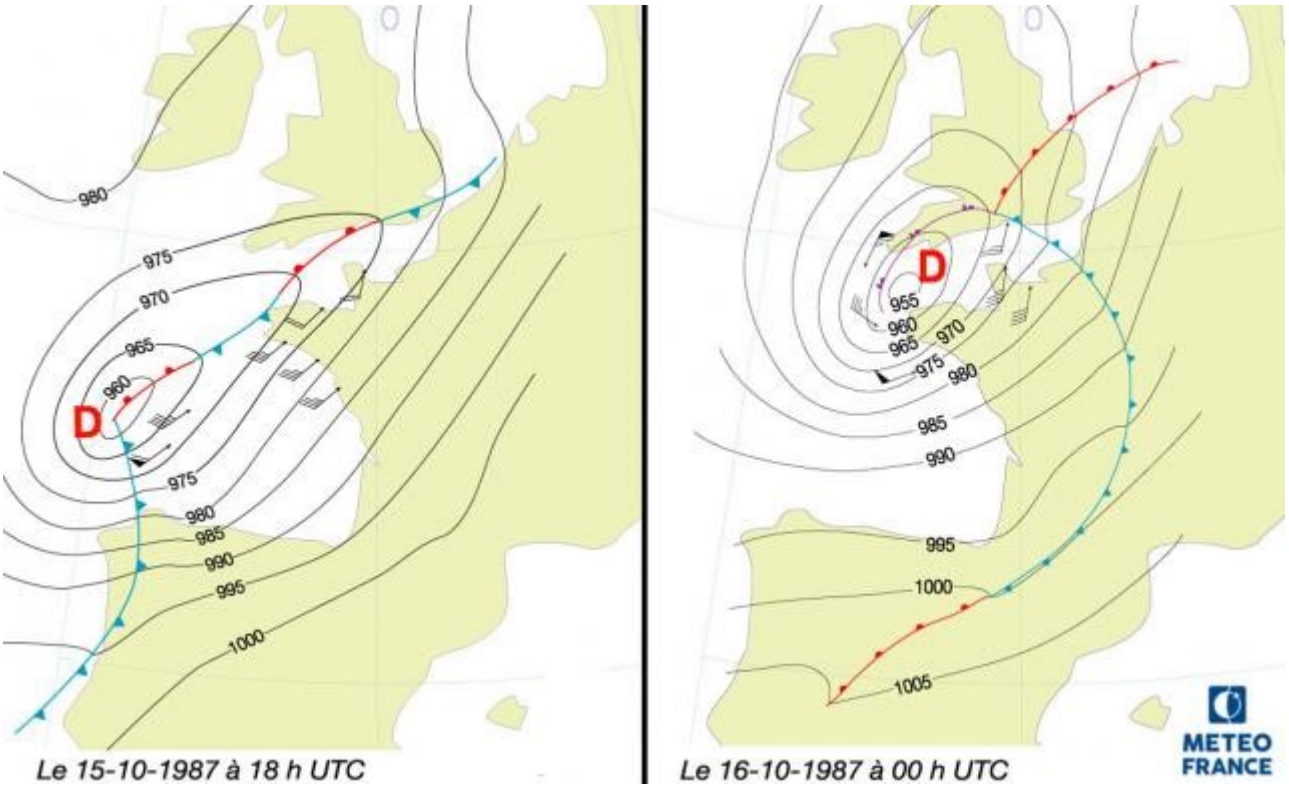
Cette vitesse a-t-elle joué un rôle dans la puissance du phénomène ?

Non, mais ça va avec. Quand on a une dépression qui file de cette façon, ça veut dire que les flux en altitude (les fameux courants jets, ou « jet-streams »), rapides et puissants, alimentent le phénomène, et que les contrastes de température sont très marqués. Tout est lié. C'est d'ailleurs ce qu'on appelle un système auto-alimenté.

C'est-à-dire ?

C'est-à-dire que plus on a un fort contraste de température, plus la dépression va se creuser, plus elle va se creuser, plus ça va aller vite, plus ça va aller vite, plus ça va alimenter le contraste de température, donc ça va encore se creuser, etc. Tout est en place pour que le système s'emballe.

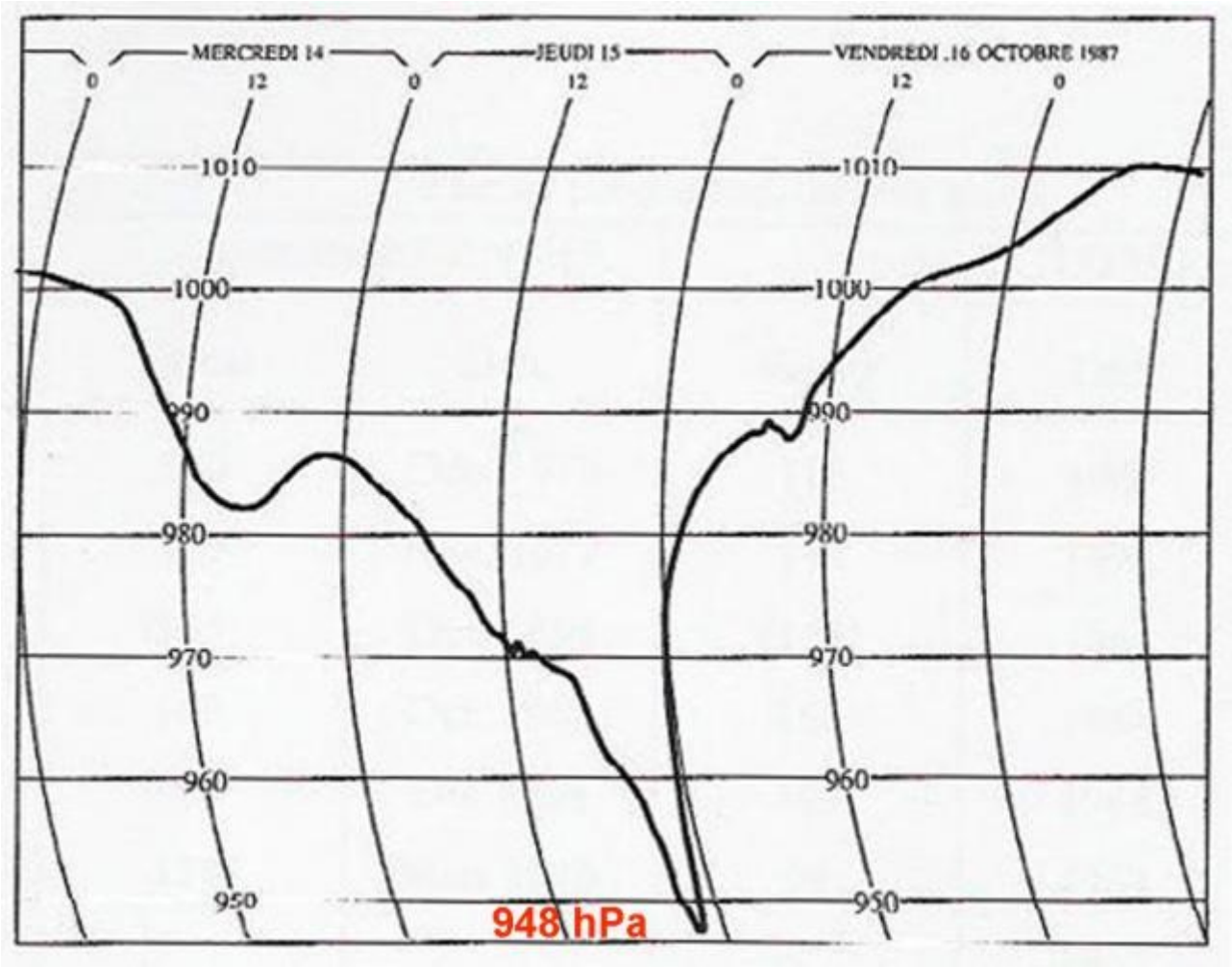
Lire aussi. Ouragan d'octobre 1987. « Au matin, j'ai pleuré de joie et de tristesse »



Le 15 octobre, à 18 h UTC (19 h locales), le vent souffle déjà à 35 nœuds (force 8) sur la Bretagne. Six heures plus tard, ce qui est devenu un ouragan est déjà sur la Manche. | Météo France

Cet ouragan étant décidément placé sous le signe de la vitesse, une fois le centre de la dépression passé (l'œil, en quelque sorte), on voit la pression atmosphérique remonter quasiment à la verticale !

Oui, parce que le phénomène lui-même était très rapide et que derrière, l'anticyclone poussait fort, contribuant à « comprimer » la dépression. Quand on sait que plus la courbe de la pression est pentue, plus le vent est fort, on comprend que c'est juste après le passage du centre de la tempête que les vents ont été les plus dévastateurs. Quelques heures plus tard - très rapidement aussi, donc -, l'anticyclone a repris ses droits.



La pression atmosphérique relevée par le barographe de l'île d'Ouessant. Notez le minimum à 948 hPa et, surtout, la remontée quasi verticale de la pression, synonyme de vents extrêmement violents. | D.R.

Et d'ailleurs, au matin du vendredi 16 octobre, en Bretagne et en Normandie, le vent était tombé et il faisait plutôt beau…

C'est ça. La dépression a été très violente, très rapide, et après son passage éclair, l'anticyclone était déjà là.

Quels étaient les moyens techniques dont disposait la Météorologie nationale (l'ancien nom de Météo France) à l'époque ?

Les spécialistes disposaient déjà de ce qu'on appelle des modèles, mais beaucoup moins performants que maintenant. Ces « modèles de prévision numérique du temps » sont des programmes informatiques, aussi sophistiqués que le permettent les

connaissances de l’époque, qui simulent l’évolution de l’atmosphère en fonction d’informations qu’on leur donne.

Il faut donc d’abord nourrir ces programmes avec des données les plus précises et les plus nombreuses possible ?

Exactement. Il faut très bien connaître l’état initial de l’atmosphère si l’on veut prétendre prédire son évolution ! Or, en 1987, on disposait de peu d’infos et le maillage était très lâche, en tout cas sur l’océan. Il n’y avait qu’une poignée de bateaux-météo qui envoyaient des relevés, quelques bouées avec des capteurs, de rares photos satellites qui étaient de toute façon de faible résolution... On n’avait pas à l’époque tous ces satellites bardés de capteurs – profil vertical de température de l’atmosphère, taux d’humidité de l'air, température de l’eau jusqu’à 60 m de profondeur, vent réel observé partout et à toutes les altitudes, etc.

Est-ce pour cela que la Météorologie nationale a sous-estimé la puissance de cet ouragan ? Elle avait certes annoncé un phénomène violent, de force 11 à 12, mais pas des vents jusqu’à 220 km/h, soit quasiment le double de ce qui était prévu…

Je ne dirais pas tout à fait ça. Vu les moyens dont les météorologues disposaient à l’époque, ils ont fait une « bonne prévision ». Cela dit, je pense qu’il est fondamental de distinguer deux choses : faire une prévision correcte et la diffuser largement auprès du grand public. Et là, le bât blessait. Et ça a encore été vrai, hélas, lors des deux grandes tempêtes de 1999. Si les spécialistes font une bonne prévision, mais qu’elle arrive dans une préfecture qui est fermée, ou que l’info n’est pas bien relayée ensuite, elle ne sert à rien, ou à pas grand-chose. On a fait quelques progrès dans ce domaine, mais on pourrait faire encore mieux.

Le vent instantané maximal relevé le 15 et le 16 octobre 1987. | Météo France

Aujourd'hui, pour ce qui concerne les dépressions atlantiques, qui sont des phénomènes météo bien connus, jusqu'à quelle échéance une prévision peut-elle être considérée comme fiable ?

À deux jours (48 heures), les prévisions d'un phénomène (dépression ou anticyclone) sont excellentes, en intensité, en position et en timing. À quatre jours, elles sont bonnes : on a le bon phénomène, mais il peut y avoir un poil de jeu dans le timing ou la position. À six jours, c'est correct ; on a le bon phénomène en gros, mais ça peut manquer de détails et de précision. Passé six jours, la qualité de la prévision s'effondre. Mais on a quand même une idée du type de temps qu'on aura : plutôt anticyclone ou plutôt dépression. Et c'est déjà pas mal.

L’ouragan de 1987 n’a pas de nom. De quand date le baptême des tempêtes, chez nous ? On se souvient tous de Xynthia, en 2010, par exemple…

Les cyclones, typhons et ouragans tropicaux sont baptisés depuis très longtemps : ça remonte au XVIIIe siècle ! Donner un prénom aux tempêtes, chez nous, ça date de 1954. Mais c’est resté longtemps confidentiel. L’idée est venue d’Allemagne, de l’Université de Berlin, qui a un important département météo. La chose devenue plus connue en 2002, quand l’université a lancé l’opération « Adopt a vortex », « adopte une tempête ». Moyennant 199 ou 299 euros, on peut depuis cette date demander à baptiser un phénomène météo, dépression mais aussi anticyclone.

Ils sont nombreux, les candidats au baptême ?

Oui, rien qu’en Europe, environ 55 anticyclones et 150 dépressions chaque année. Les années paires, les anticyclones portent des noms masculins et les dépressions des noms féminins, et inversement les années impaires. Depuis le début de cette opération, près de 2 000 personnes sont devenues parrains ou marraines d’un phénomène météo.

Quels souvenirs personnels gardez-vous de cet ouragan de 1987 ?

J’en ai deux. Le premier, c’est dans le port de Pornichet. J’étais là pour travailler avec l’équipe du catamaran *Jet Services V* (22,85 m), trois jours avant le départ de la course La Baule-Dakar. Le jeudi, la brise commençait à franchement monter et les grands catas qui étaient là au ponton commençaient à lever la patte sur une coque, à cause de leur gigantesque mât aile très large qui prenait le vent ! On a rajouté des amarres partout, mais c’était très chaud. Certains bateaux ont d’ailleurs emmené des bouts de ponton avec eux, il y a eu des dégâts. Heureusement que l’ouragan est finalement passé plus nord et plus ouest…

Le second, c’est quand je suis parti en fin de journée en voiture pour regagner La Rochelle. En passant le pont de Saint-Nazaire, vers 21 heures, je me suis retrouvé derrière une 2 Chevaux qui peinait à avancer à 25 km/h, gîtée comme un voilier sous la puissance du vent. Je suis resté derrière, prêt à donner un coup de main au cas où la voiture chavirerait. Ce n’est heureusement pas arrivé, mais c’était impressionnant !

Voir aussi. EN IMAGES. Ouragan d’octobre 1987 : les 15 photos chocs

Jean-Yves Bernot, la tête dans les nuages

Jean-Yves Bernot, routeur et navigateur, sur les pontons du Vendée Globe 2012-2013, aux Sables-d'Olonne. | Vendée Globe

Jean-Yves Bernot a longtemps été navigateur et coureur au large - il a été le navigateur de Loïc Caradec en 1986 lorsqu'il a battu le record de l'Atlantique à la voile. Il a été aussi le routeur de Philippe Jeantot et Christophe Auguin lors de leurs deux victoires chacun dans le BOC Challenge (tour du monde en solitaire avec escales).

Il a aidé Michel Desjoyeaux, Ellen MacArthur et Vincent Riou à préparer leur stratégie météo lors de leurs différents Vendée Globe. Pour l'édition 2012-2013, il a formé 8 des 20 participants à la stratégie météo, dont François Gabart et Armel Le Cléac'h.

Il a aussi assuré le routage de nombreux détenteurs de records, comme Francis Joyon ou Franck Cammas, et se prépare à faire même pour les futurs records des multicoques géants *Macif* (François Gabart) et *Spindrift* (Yann Guichard).